

A LA MÉMOIRE D'UN CONFRÈRE

MARIE-LUDGER CASGRAIN

Mort au Collège de Sainte-Anne,
le 17 décembre 1877.

Dix-sept printemps à peine... oh ! c'est bien peu de chose.
Mon Dieu ! pour séparer la tombe du berceau.
Oh ! c'est bien peu, ne voir que dix-sept fois la rose
Avant d'aller dormir pour jamais au tombeau.

Et pourtant cet ami dont la frêle nacelle
Vient de sombrer avant que d'avoir pris les mers.
Dix-sept fois seulement avait vu l'hirondelle
Annoncer par ses chants la fin de nos hivers.

Sur son front chaste et pur on pouvait toujours lire
L'innocence de l'âme et la bonté du cœur.
Sa bouche ne savait que prier et sourire ;
Le voir auprès de nous, c'était notre bonheur.

Et voilà que la mort, cruelle, inexorable.
Nous ravit en un jour cet ami de nos cœurs ;
Sa froide main flétrit ce sourire admirable
Qui nous rendait joyeux en nous rendant meilleurs.

Nos prières, nos vœux, les larmes d'une mère
Qu'on voyait défaillir auprès de son enfant,
Rien n'a pu la fléchir... et sa faux meurtrière
A d'un coup moissonné celui qu'elle aimait tant.

On dit que par-delà cette fosse profonde
Où tout homme est jeté par la main du trépas,
Il existe pour ceux qui furent saints au monde
Un lieu dont le bonheur console d'ici-bas.

Mère, séchez vos pleurs ; cette sublime chose.
C'est un Dieu qui l'a dit, le tendre et doux Jésus ;
Ce fils que vous pleurez déjà même repose
Au séjour de délice avec tous les élus.

Car son âme si pure en haut s'est envolée,
Comme l'oiseau captif vers les horizons bleus,
Comme la goutte d'eau sur la fleur déposée
Et que l'astre du jour fait remonter aux cieux.

Et nous qui l'avons vu conduire au cimetière,
En apprenant de lui comment il faut finir,
Nous qui le chrétiens comme on chérit un frère,
Gardons de cet ami, gardons le souvenir.

Gardons son souvenir, quand les joyeuses fêtes
Viendront nous éblouir d'un éclat enchanteur,
Quant le bruit du plaisir planera sur nos têtes
Pour nous faire oublier d'autres jours de bonheur.

Que son nom tant aimé sur nos lèvres se pose
Pour nous le rappeler au moment du réveil ;
Et que par lui, le soir, notre bouche soit close
Quand nous allons goûter le calme du sommeil.

Et puis aussi, souvent, adressons des prières
A celui qui là-haut voit la face de Dieu ;
Prions-le de bénir ici-bas ses confrères,
Et de leur préparer une place au saint lieu.

—L'Abbeille.

ALFRED TREMBLAY.

UNE
FILLE LAIDEXVIII
(Suite)

M. Eusèbe Trébois avait une façon tout à fait charmante de baisser ses longs cils blonds d'un air béat quand on lui adressait d'aussi justes éloges. Aussitôt, comme un voile, la modestie descendait sur son visage incolore et venait niché jusque dans les coins de ses lèvres imberbes.

Dans ces occasions, quand il était seul avec l'abbé Joumel, il se contentait de la modestie.

Quand Etienne était présente, il jugeait bon d'y joindre un peu d'embarras.

En ce cas, un brin de rougeur montait aux joues, la voix se troublait, et sa bouche, devenue grave, ébauchait un soupir contenu.

Le malheur était qu'Etienne ni l'abbé Joumel n'y comprenaient absolument rien.

Me Trébois, qui, du fond de son étude, surveillait cette idylle intéressée, partageait les impatiences de son fils, tout en les réprimant par les raisonnements les plus judicieux.

Il sentait qu'une jeune fille de la valeur d'Etienne demandait des ménagements infinis et devait, avant tout, se laisser persuader que la recherche dont elle était l'objet était plutôt entravée qu'encouragée par sa grande fortune.

Le notaire ne désespérait pas d'atteindre ce but difficile. Mais il fallait du temps.

L'hiver venait, un hiver pluvieux et doux qui ne devait point interrompre les aimables relations, décidément plus amicales qu'officielles, qui s'étaient établies entre l'étude et le château.

Etienne, mise en possession de son héritage avec toutes les formes légales, ne manifestait aucun projet de nature à modifier sensiblement le sort des habitants de Brébion.

Elle avait fait aménager la partie des ruines capable de recevoir des réparations urgentes, de façon à s'y créer une retraite agréable et salubre.

L'abbé Joumel en occupait le plus riant appartement ; celui d'Etienne ouvrait sur ce coin de la ville basse où brillait au soleil le toit d'ardoises de l'hôtel Saint-Ebre.

Celui de Paula, bien souvent vide, garda le cachet d'abandon d'une demeure provisoire.

Mariette et Thibaut se trouvaient logés mieux que des princes.

La chambre de la marquise, la salle basse, lieux pleins de souvenirs, étaient restés intacts. Etienne y venait toujours rêver et prier comme dans un oratoire.

Quand les maçons, qui avaient réparé une fraction de ces vieilles murailles, voulurent remporter leurs outils et leurs engins de travail, Mlle de Bérine leur dit simplement :

— Si ces échafaudages ne vous sont pas nécessaires tout de suite, ne les redescendez pas pour les remonter bientôt. Nous construirons ici au printemps.

— Un grand bâtiment ! interrogea le maître maçon charmé.

— Un grand bâtiment ! répondit-elle.

Ce fut le bruit de la ville. Quelle serait la destination de ce bâtiment mystérieux ? Entre autres choses, Etienne semblait avoir du mutisme de la marquise.

Un autre personnage aussi se taisait, s'assombrissait et mettait autant de soin à fuir l'hôtel Saint-Ebre qu'il avait déployé de bon vouloir à s'en rapprocher.

Maxime, depuis la promenade du Lison, avait trouvé mille prétextes, non moins indiscutables que ceux de M. Eusèbe Trébois, pour ne pas quitter son régiment.

M. Charles en riait, lady Margaret haussait les épaules ; Paula déclarait que la sauvagerie du commandant n'avait de comparable que celle de sa sœur Etienne.

— Nos deux aînés sont dignes l'un de l'autre ! disait-elle à son tuteur avec une certaine amertume. Si nous les portions au désert ?

— Ma chère enfant, lui répondit un jour celui-ci, je viens de voir cette sœur qu'il devient de plus en plus difficile d'arracher à ses ruines. J'allais lui rendre compte... lui rendre mes comptes, enfin.

— Ah ! oui, en sa qualité d'héritière, dit Paula, qui eut dans la voix une légère altération.

Ces deux sœurs n'avaient pas parlé d'argent une seule fois depuis que leur intimité d'autrefois s'était émettée sous une influence étrangère.

— Eh bien ! savez-vous ce que m'a répondu Mlle de Bérine ?

— Quelque belle parole digne d'être imprimée par notre ami Aubin, railla la jeune fille.

— Seulement ceci : " Mon cher monsieur, fiez-vous à moi pour assurer l'avenir de Paula. Nul plus que sa sœur ne désire la voir heureuse."

— Et c'est tout ?

— Tout.

— Là, que vous disais-je ?

— Ah ! pardon... j'oubliais un mot, un seul, qui parut lui échapper.

— Et ce mot ?

— " Le mariage de Paula..." commença Mlle Etienne ; puis elle s'arrêta, sourit tristement et ne crut pas devoir rien ajouter.

— Oh ! fit la sœur cadette en rougissant, mon mariage la préoccupe-t-elle à ce point ?

— Peut-être a-t-elle voulu dire que votre choix déterminerait sa générosité.

— En ce cas, elle peut longtemps encore tenir son portefeuille.

Le dépit perçait dans l'accent de Paula malgré son parti pris de raillerie.

C'était là la plaie secrète qui s'envenimait entre les deux orphelines, dont l'une, favorisée de la fortune, gardait un énigmatique silence sur la part qu'elle en voudrait bien accorder à l'autre.

Quelque prévenue que fut Paula, elle n'allait pas jusqu'à soupçonner Etienne de rapacité ; mais toute la bienveillance de la famille de Saint-Ebre ne parvenait pas non plus à expliquer l'attitude passive de la sœur aînée.

Qu'attendait-elle ?

Qu'attendait-elle pour déterminer la situation d'une belle enfant impatiente de jouir de la vie, et que ce bizarre *status-quo* condamnait à rester dans l'obscurité ?

De bonnes nouvelles arrivèrent de Paris.

La *Légende de Brébion* venait de paraître, modestement d'abord, comme il convient à l'œuvre d'un jeune.

Elle tomba, par grande chance, sous les yeux d'un auteur arrivé. Par un bonheur plus grand encore, il la lut tout entière. Enfin, miracle des miracles ! il était assez grand pour ne pas voir des ennemis dans ses pareils, ni des rivaux futurs dans les petits.

Il voulut voir ce nouveau venu qui semblait avoir buriné cette légende en plein granit jurassien, tant le style avait de force, de concision, de sauvage savor.

Il lui parut digne de lui de lancer cette plume vaillante. Toutefois, ne le fit-il pas à la façon de certaines cantatrices en vogue qui croient devoir, de la main droite, jeter d'énormes bouquets à de pauvres commentantes, et payer, de la main gauche, les sifflets destinés à les chuter.

Il eut l'esprit de dire et d'écrire qu'Aubin Vial méritait sa place au soleil. Il eut surtout la loyauté de le prouver en citant des chapitres entiers de la *Légende de Brébion*.

Après avoir eu l'honneur de découvrir une œuvre vraiment digne de ce nom, il eut le plaisir de voir enlever une seconde et même une troisième édition en quelques semaines.

Il embrassa Aubin, qui reportait à son initiateur toute la joie de sa réussite, et lui dit avec l'amicale familiarité des maîtres :

— Je t'ai découvert. Te voilà connu. Maintenant, travaille.

Travailler ! c'était la passion d'Aubin, passion noble et courtoise à laquelle il demandait l'oubli.

Mais travailler à Paris, dans ce bruit joyeux, dans cet entrain factice, dans cet engrenage fatal de plaisirs et de désillusions qu'il redoutait également, Aubin ne le voulait pas.

Retourner à Brébion, maintenant qu'il en avait rompu le charme redoutable, lui semblait mieux qu'une imprudence, une action mauvaise.

Tant qu'il avait pu mettre un voile entre son cœur et ses yeux, il était resté tourmenté, malheureux, sans l'ombre d'espoir, mais s'imaginant qu'à vivre ainsi il accomplissait une mission désintéressée près des orphelines.

Depuis qu'il avait lu trop clairement le vrai nom qu'il fallait donner à ce désintéressement, sa droiture lui montrait la route à suivre.

Il écrivit à Etienne :

— Avez-vous besoin de moi ? Si oui, mais seulement pour cela, je reviendrai.

Mlle de Bérine lui répondit aussitôt :
— Reste, travaille, fais-toi un nom.

Aubin, en paix avec sa conscience, loua dans le bois de Vincennes un chalet microscopique, que les rosiers grimpaient devant, au printemps, vêtir de feuillage, de roses blanches et de nids d'oiseaux.

Quoiqu'on fût en hiver, les grandes allées dépouillées, les prairies brunes, les ruisseaux glacés, l'attiraient plus que tout le confort parisien.

Ce n'était pas sa cellule d'autrefois, c'en était un reflet. Nulle distraction ne venait arrêter sa plume, nul bruit indiscret ne troublait son travail.

Le passage d'un garde du bois, ou quelque promeneur emmitouffé de fourures, lui rappelaient seuls le voisinage de la grande ville.

Machinalement, les premiers jours surtout, se croyant revenu dans sa chère retraite, il avançait à sa fenêtre une tête avide de recevoir un regard ami.

Mais il n'était plus à la *Tour-Maitresse*, et ce n'était pas Paula dont les petits pieds arrachaient une plainte mélancolique aux feuilles sèches troublées dans leur dernier sommeil.

Si les éditeurs qui avaient passé un traité avec Aubin pour un nouveau volume, si les critiques littéraires qui attendaient la venue de ce volume pour y mordre jalousement, avaient appris dans quel coin modeste, sous le brouillard et la neige, écrivait l'auteur de la *Légende de Brébion*, les uns auraient crié à la pose, à l'in vraisemblance, les autres en auraient fait un *Echo de Paris* pour quelque journal à la mode.

Beaucoup de désouverts seraient accourus pour voir si vraiment, sous prétexte de travail, il ne cachait pas quelque distraction majeure dans ce repli de bois.

Tant il leur paraît difficile d'admettre, à ces inutiles, que le travail puisse remplir à pleins bords une existence d'homme.

Aubin resta caché, étudiant, écrivant, tant que dura le froid et la neige.

Au premier soleil, il sortit de sa retraite, portant à son éditeur les manuscrits promis : un essai historique sur les mœurs du dix-septième siècle et un feuilleton.

Le livre et le feuilleton parurent bientôt.

Le succès, à Paris, est ainsi fait que l'on peut longtemps frapper à sa porte sans qu'il daigne même l'entr'ouvrir. Tandis que tout à coup, comme une gaze tombée de la statue, il abat l'obstacle, vous soulève et vous montre au public avec ce mot énervant : " Voilà le roi du jour !"

Ceci me dispense d'expliquer avec détails comment Aubin Vial, arrivé quelques mois plus tôt de sa province, parfaitement ignoré de tous—sauf de M. Momprin qui ne s'en vantait pas—se trouva, le printemps suivant, connu, vanté, critiqué, applaudi et détesté, ce qui est le complément naturel de toute supériorité.

Il avait, en outre, le rare privilège d'avoir triomphé sans faire aucune concession aux mauvais instincts de l'époque, en écrivant honnêtement, ce qui, si ce n'est pas positivement une merveille, est à coup sûr une surprise pour l'observateur contemporain.

Les lettres d'Etienne avaient encouragé et félicité tour à tour le courageux travailleur.

Par elle, il se replongeait dans cette douce vie des ruines dont il s'était d'abord laissé bannir avec docilité, et dont ensuite il s'était banni lui-même avec énergie.

On lui racontait les plus menus incidents, avec ce luxe de jolis détails chers aux absents.

Elle pensait à tout, la prévoyante Etienne, et se disait que, pour le maintenir sans défaillance en face du but poursuivi, il fallait lui garder les fraternelles gâteries d'autrefois.

Parfois elle parlait de Paula un peu plus longuement. " Je la vois peu, moins que je ne le voudrais ; lady Margaret en a fait la campagne assidue du spleen dont elle ne guérira pas dans notre grave petite ville. Peut-être cette aimable femme eût-elle fait une œuvre plus méritoire en apportant à Brébion la distraction de sa présence qu'en priant Paula d'apporter sa gaieté à l'hôtel Saint-Ebre. Je puis regretter le résultat, mais je m'incrimine pas l'intention. Je suis moins que jamais, en apparence, la sœur aînée ; je ne t'étonnerai pas, toi, Aubin, en te disant que, tout au contraire, je le suis, en fait, comme une fille sérieuse qui comprend sa mission."

Une autre fois elle écrivit :

— Je viens d'éprouver un grand étonnement. Un fonctionnaire de Dijon que je ne connais absolument pas, m'a fait l'honneur inattendu de me demander en mariage. J'ai prié notre bon aumônier de lui adresser un refus reconnaissant et poli.

— Je dis " reconnaissant " parce que ce fonctionnaire de bonne volonté n'avait jamais vu même ma photographie ; s'il l'avait vue, c'eût été différent. Je me serais crue dégagée de la moindre gratitude."

Un peu plus tard enfin, elle racontait à son compagnon d'enfance :

— Il paraît que c'est bien séduisant une dot de huit cent mille francs ! Voilà M. Eusèbe Trébois qui n'y peut résister et me supplie, d'une manière touchante, de la lui faire partager ! Vois, mon ami, comme je suis distraite ; je n'ai pas deviné, pendant tout cet hiver, que ce jeune monsieur se mourait de chagrin de ne voir si riche : qu'il imposait silence à ses sentiments de peur de paraître avide, et qu'enfin, c'est à l'intervention de l'autorité paternelle,

alarmée du dépérissement de cet infortuné, que je dois la manifestation solennelle de ses espérances.

— Tiens, Aubin, j'en pleure de rage !... Est-ce de rage ?... non, c'est de honte. Ils m'ont supposé assez naïve pour accepter leur nom.

— Elle est laide !... cela répond à tout : Très-honorée je dois être. Elle est riche ! Cela embellit tout : Très-empressés se montrent-ils.

— Je suis laide ; on ne m'aimera jamais. Aussi garderai-je à l'abri de leurs tentatives, et ma laideur et mon cœur et ma main."

La campagne matrimoniale, entreprise par messieurs Trébois père et fils, avait été conduite avec un art consommé. L'abbé, toujours prêt à croire aux bons sentiments d'autrui, s'attendrissait sur la délicatesse infinie de cet excellent jeune homme, si plein de respect pour la jeunesse, si bon juge des grandes qualités de mademoiselle de Bérine.

Attristé par le premier refus de celle-ci, qui n'avait même point voulu s'enquérir de la famille ni de la fortune du fonctionnaire dijonnais, il avait grand espoir, au contraire, que l'honorable recherche d'Eusèbe Trébois toucherait sa sauvage Etienne.

— Il n'est point d'ancienne famille, lui dit-il un soir devant un feu superbe qui réchauffait ses vieux membres infirmes ; mais la réputation du père est inattaquable et celle du fils fleurit l'honnêteté."

Etienne écoutait avec déférence, sans conviction. Il lui semblait entendre le bon abbé plaider autrefois la cause de M. Alphonse de Momprin.

— Etait-ce donc que toute sa paternelle affection pour les " chères élèves " ne le mettrait point à l'abri du graduel affaiblissement des années ? Etait-ce donc que ce jugement, autrefois si net et si ferme, perdait chaque jour sa lucidité ?

Et, comme si l'abbé Joumel avait eu conscience de ce doute, il reprit avec prière :

— Ma bonne petite enfant, je me sens vieillir et baisser. La mémoire me laisse parfois de grands trous vides dans le cerveau, que je ne sais plus combler. Je ne voudrais pas vous donner à quelqu'un dont je ne connaîtrais pas les attaches et que ma faiblesse d'esprit ne pourrait pas étudier. Je me souviens des Trébois, au contraire. Il me plairait vous remettre entre leurs mains avant de mourir.

— Mourir ! répéta vivement Etienne ; pourquoi parler ainsi pour me causer une douleur ?

— Eh ! ma fille !... le chrétien se réjouit quand vient la fin de l'épreuve.

— Mais celui qui reste ?...

— Celui qui reste regarde au ciel. Allez, ma chère enfant, vous n'aurez jamais l'égoïsme de désirer me garder quand vous penserez combien l'on est heureux en haut !"

Etienne se serra doucement la main sans répondre, son âme pieuse et souffrante comprenait les aspirations de la vertu vers le repos.

— Donc je veux vous laisser mariée.

— Non, murmura-t-elle, cela ne se peut.

— Qu'opposez-vous donc à cet honnête jeune homme ? fit-il avec une surprise chagrine.

Elle aurait pu répondre qu'il avait montré trop de prudence et d'astuce pour donner confiance en sa droiture ; trop de désolation teinte de la savoir riche pour ne pas trahir, au contraire, sa convoitise intime ; trop d'oubli volontaire des disgrâces physiques de l'orpheline pour qu'elle n'eût pas le droit de se croire recherchée pour les beaux yeux des huit cent mille francs.

Elle n'en dit cependant rien. Le siège avait été fait longuement, habilement. La place prise, et bien prise, c'était trop entreprendre que d'en vouloir déloger l'assiégé.

L'aumônier aveuglé, plein d'indulgence et de bon vouloir, n'accepterait qu'avec impatience les raisons mauvaises ou injustes à ses yeux, que l'orpheline avait à faire valoir.

Non, non, mieux valait laisser au vieillard ses illusions, ne pas tenter de lui démontrer qu'il s'était trompé, qu'il avait mal vu, que son protégé n'aimait nullement Etienne et désirait férocement sa dot.

Il ne l'aurait pas cru d'ailleurs. Pour lui, qui n'avait jamais regardé dans une femme que la beauté de l'âme, le mot de laideur n'avait guère de sens.

Une fille laide ! eh bien ! qu'importait cela ? Puisque Mlle de Bérine avait toutes les qualités de l'intelligence et du cœur, rien n'était plus naturel que de la voir aimée et demandée avec tant d'insistance par M. Eusèbe Trébois.

Voici ce qu'il aurait pensé et dit, voilà ce qu'Etienne préféra s'épargner d'entendre.

— Simplement, elle répondit d'une voix ferme qu'elle ne se marierait pas.

— Mais pourquoi ?... pourquoi ?

En souriant cette fois avec une intime tristesse, elle expliqua que la marquise ne lui avait jamais montré que les mauvais côtés du mariage, si bien qu'elle n'éprouvait aucun désir d'en faire l'expérience.

— Mon Dieu ! s'écria l'aumônier très-peiné, il me faudra donc vous laisser sans appui directs, toutes deux ?... oui, toutes deux, car cette tête folle de Paula a rejeté, comme vous le faites, des offres honorables.

— Paula se mariera certainement, rassurez-vous.

— Mais comment choisira-t-elle ?... Tenez, ma fille, que je vous confie un rêve que j'avais fait."

Etienne se rapprocha pour mieux entendre.

— Volontiers, j'aurais confié cette enfant capricieuse et bonne à un homme d'un âge sérieux, d'un caractère grave, que vous auriez apprécié comme moi.

— Qui donc ? demanda la jeune fille.